

Message de Carême 1992

Pour une redécouverte du Carême

I^{re} partie :
« Se convertir et croire à la Bonne Nouvelle »

Chers frères et sœurs,

Nous voici au début du Carême. Quarante jours — tel est en effet le sens du mot « carême » — pour nous préparer à Pâques. Quarante jours pour vivre une communion plus intense avec Jésus crucifié et ressuscité. Quarante jours pour permettre à l'Esprit Saint de raviver en nous la grâce du baptême par lequel nous avons été plongés dans la mort du Christ et sommes renés avec lui à la vie nouvelle de la résurrection.

Cela, c'est la théorie. Mais, en pratique... Interrogeons-nous ! Qu'évoque pour nous le temps du carême ? Dans le meilleur des cas, un temps privilégié de solidarité fraternelle, concrétisé par des opérations d'entraide humanitaire ; le plus souvent, une période où, dans un recoin obscur de notre conscience, nous nous souvenons, avec une certaine gêne, qu'il conviendrait de pratiquer la mortification, de « faire des sacrifices », comme on disait jadis. Mais, globalement, le carême a peu d'impact sur notre vie personnelle et sur la vie sociale. Gageons qu'à nous voir vivre, aucune caméra invisible ne pourrait déceler que les catholiques de Belgique sont entrés en carême. Reconnaissons-le simplement : le seul jeûne religieux qui ait un certain impact social dans notre pays est celui du Ramadan, pratiqué par les fidèles de l'Islam.

Si nous allons à l'essentiel, le carême chrétien est ou devrait être un temps de conversion à Dieu par la prière, le jeûne et le partage fraternel, en préparation à la fête de Pâques. Il s'agit, à différents niveaux, de se désencombrer de soi-même pour se remplir de l'amour de Dieu et s'ouvrir à l'amour de nos frères. Ce qui relie ainsi les trois pratiques majeures du carême, c'est donc l'esprit de pauvreté. Comment reconnaître que Dieu est notre seule richesse sinon en cessant de nous accrocher à nos sécurités humaines pour mettre notre confiance en Lui d'abord, et même en Lui seul ? L'expérience le montre : les trésors de Dieu et de l'Église ne sont une joie et une fête que pour ceux qui ont un cœur de pauvre et ouvrent généreusement au Christ la porte de leur vie. « Nul, en effet, ne peut servir deux maîtres, dit le Seigneur ; vous ne pouvez servir Dieu et l'Argent » (Mt 6, 24). Et dans l'argent se concentrent, aux yeux de Jésus, toutes les autres idoles qui rendent le cœur humain imperméable à Dieu. Et elles sont nombreuses. Pardonnez-moi donc si je vous parle ici très concrètement et vous secoue un peu en employant le langage très direct de Jésus dans l'Évangile. Je le fais pour notre bien à tous.

Oui, on ne peut à la fois servir Dieu et l'argent. On ne peut, à la fois, manger chaque jour plus qu'à sa faim et trouver dans l'Eucharistie sa nourriture vitale ; dévaliser les supermarchés par des achats effrénés et adorer l'Amour de Dieu crucifié ; fonder son bonheur conjugal sur la routine contraceptive et l'édifier sur le Christ ; idolâtrer chaque soir la télévision et découvrir dans la prière la splendeur de Dieu ; aller de soirée en surbom ou de discothèque en dancing et recevoir du Seigneur la joie de son cœur. Il faut choisir. Tout en sachant que, dans sa miséricorde, le Seigneur nous prend toujours tels que nous sommes, avec une infinie patience.

C'est donc maintenant le jour favorable. C'est aujourd'hui le temps de la conversion et du salut. Oui, la vraie vie, la vie de Dieu, est toute proche de nous. Encore faut-il lui ouvrir la porte et être assez libre à l'intérieur de soi-même pour que le Seigneur y trouve une place disponible. Dieu ne peut se manifester comme Dieu qu'à un homme qui, en fin de compte, préfère Dieu à tout le reste. Mes frères et mes sœurs, aucune fatalité ne pèse sur notre Occident déchristianisé. Nous ne sommes pas condamnés à être des sous-développés spirituels. Mais notre survie chrétienne dépend du sérieux de notre conversion. Il faut se remettre à genoux devant Dieu et cesser de nous adorer nous-mêmes. Il faut prier. Il faut jeûner. Il faut redécouvrir que nous sommes pécheurs, pleurer nos fautes et en demander pardon. Il faut se confesser et, ensuite seule-

ment, avec une âme refaite par Dieu, recevoir avec un infini respect le Corps du Seigneur, le Corps humain de Dieu, dans l'Eucharistie. Il faut redécouvrir en tout homme le frère ou la sœur pour qui le Christ est mort. Il suffit de cela pour que la grâce du salut s'engouffre en nos vies. Mais, sans cette conversion, nos Églises d'Occident seront balayées. Ou alors elles ne pourront être sauvées qu'à travers la purification d'une redoutable épreuve. Voici la grâce du Carême. Il est urgent de l'accueillir. Car c'est la sainteté — pas seulement celle des grands saints, mais aussi celle que Dieu offre et demande à chacun de nous — c'est la sainteté seule qui sauvera le monde.

Je crois donc devoir vous rappeler tout d'abord que le carême est avant tout un temps de conversion à Dieu. Ce qui s'exprimera en premier lieu par une prière plus fréquente et plus intense, afin que l'amour du Seigneur puisse pénétrer notre vie et la rythmer en profondeur. Sur le plan personnel, nous veillerons à libérer plus de temps pour être avec le Seigneur, dans la conviction que le temps perdu pour Dieu est toujours du temps gagné pour l'homme. Nous chercherons, par exemple, à soigner la prière du matin ou du soir, à participer une fois ou l'autre à la messe en semaine, à profiter des déplacements à pied, en voiture ou en train pour prier une partie du chapelet, etc. Sur le plan communautaire, on pourra veiller, en paroisse, à célébrer de manière plus soignée et plus joyeuse la messe dominicale, à organiser une vraie célébration de la réconciliation où l'on se prépare ensemble, comme des frères et des sœurs dans la foi, à l'aveu personnel de ses péchés et à la réception personnelle de la miséricorde du Seigneur. J'encourage aussi très vivement l'organisation en paroisse de temps forts de prière communautaire, tel que la récitation du chapelet et surtout l'adoration de l'Eucharistie.

Plus notre cœur s'ouvrira ainsi à Dieu, plus il sera sensible aux détresses de nos frères et aux besoins de notre société. La première grande pratique du Carême, la prière, débouche nécessairement sur la deuxième, le partage fraternel. Il pourra s'agir d'initiatives privées décidées personnellement ou en famille. Mais il s'agira aussi et même surtout de participer aux campagnes de solidarité organisées sur le plan de toute l'Église de Belgique. Leur portée humanitaire est évidente, mais, en ce temps de carême, vous chercherez à en discerner la signification religieuse profonde : le Dieu auquel nous voulons nous convertir est le Dieu qui s'engouffre dans le monde et devient lui-même un homme, c'est un Dieu crucifié qui endure toute la condition humaine avant de la restaurer par sa résurrection. Comment aimer ce Dieu-là sans ouvrir

son cœur à ses frères, avec une prédilection pour les plus faibles, les plus abandonnés ?

C'est dans le même esprit religieux qu'il nous faut comprendre le sens de la troisième grande pratique du Carême, à savoir le jeûne. Comme c'est la pratique la plus oubliée de notre époque, je me permettrai d'y insister un peu cette année, en y consacrant toute la seconde partie de ce message.

II^e partie :

« Prendre sa croix et suivre Jésus »

Le carême est un temps de conversion au Seigneur par la prière assidue, le partage fraternel et le jeûne volontaire, en préparation à la fête de Pâques. Dans cette seconde partie de mon message, je voudrais surtout vous parler de l'esprit de pénitence, qui est l'aspect le plus négligé aujourd'hui dans la pratique occidentale du carême, mais que certains chrétiens sont en train de redécouvrir avec joie. Car, en dépit des théories faussement optimistes par lesquelles nous nous dispensons à bon marché de la pénitence, il reste vrai que le monde a été sauvé par la croix et que la résurrection de Jésus, loin de rendre la croix superflue, en montre la fécondité paradoxale, celle du grain de blé jeté en terre pour y mourir et, par là, porter beaucoup de fruit.

Aujourd'hui encore, le monde ne peut être sauvé que par la croix glorieuse de Jésus, portée, en union avec lui, par tous les chrétiens. Les saints, qui sont les plus grands amis de Dieu et, pour cette raison même, les meilleurs théologiens, sont unanimes à nous rappeler, chacun à sa façon, l'importance de la pratique effective du renoncement. D'ailleurs, l'appel à la conversion et à la pénitence a retenti solennellement dans la bouche de Jésus lui-même : « Convertissez-vous et croyez à la Bonne Nouvelle » (Mc 1, 15). « Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il renonce à lui-même et prenne sa croix et qu'il me suive. » (Mc 8, 34) Ou encore : « Ce genre de démon ne peut s'en aller que par la prière et le jeûne » (Mt 17, 21). Il est frappant également de constater avec quelle insistance, dans les apparitions du siècle dernier et de notre siècle, Marie appelle le monde contemporain à la pénitence, voire même au jeûne. Tout cela est passablement dérangeant pour nos vieux pays chrétiens, gavés, souvent malades de suralimentation, et où la pratique religieuse du jeûne n'est guère observée que par les immigrés musulmans.

Je sais que la pratique de la pénitence en général, et du jeûne en particulier, comporte le risque de certaines déviations psychologiques, dolo-ristes ou masochistes, qui doivent la faire déconseiller aux personnes déséquilibrées. Je sais aussi que la pratique de la mortification ne va pas sans de subtiles tentations d'orgueil : on peut en venir à se mortifier par goût de la performance ascétique ou avec le désir caché de conquérir par là des mérites face à Dieu. La Bible elle-même et Jésus tout spécialement mettent en garde contre ce danger d'un jeûne formaliste et ostentatoire, ce qui se comprenait très bien dans le cadre légaliste de la religion juive de l'époque.

Mais le contexte est fort différent aujourd'hui, où le plus grave danger qui nous guette est que, par peur de déviations hypothétiques et sous le prétexte que l'ascèse n'est pas le plus important dans la vie chrétienne, nous ne fassions plus du tout pénitence et qu'au lieu de porter effectivement la croix de Jésus, nous nous contentions de parler de l'idée de la croix. Les saints savaient, eux aussi, que l'amour est plus important que le sacrifice, mais ils ne se dispensaient pas pour autant de la mortification. Leur solution était de faire pénitence, précisément, par amour.

Car c'est finalement d'amour qu'il s'agit. Il faut pratiquer le renoncement par amour. Par amour pour Dieu tout d'abord et pour le Seigneur Jésus. La pénitence est une manière de se détacher de ses égoïsmes et de s'attacher au Seigneur, de lui manifester sa préférence. « Je veux te préférer, Seigneur, et c'est pourquoi je renonce à ceci ou à cela à quoi je tiens trop, pour te dire que tu comptes plus pour moi que tout cela ; tu me suffis. » Par amour pour les hommes ensuite. Face aux menaces qui pèsent sur le monde, face aux détresses que nous connaissons autour de nous ou qui sont confiées à notre prière, face aux besoins matériels et spirituels de l'humanité, il est clair, d'une clarté aveuglante, qu'au peu que nous pouvons et devons faire par nous-mêmes il faut ajouter la double intercession de la prière et du sacrifice, en union à Jésus crucifié pour le salut de tous. Tous les saints, à nouveau, ont pratiqué cela ; pour obtenir à leurs frères la grâce de la conversion, de la lumière, de la guérison, etc., ils ont prié, intercédé, offert, parfois au-delà des limites humaines.

Je distinguerais quatre sortes de pénitence :

- 1) Il y a tout d'abord toutes les morts à soi-même exigées par *le refus du péché* dans notre vie et par *l'effort de conversion* chaque fois que nous y avons succombé. C'est le niveau le plus élémentaire de la

pénitence et il constitue déjà, à lui seul, un programme infini. Sans compter qu'il faut y ajouter, positivement, les renoncements à soi exigés par l'accomplissement fidèle de *notre devoir d'état*.

- 2) Il y a ensuite l'acceptation patiente et l'offrande aimante des *ennuis* et des *souffrances inévitables* de la vie. Je dis bien « inévitables ». Car la souffrance et l'échec ne sont jamais un bien en soi et, quand nous pouvons les conjurer par nos efforts, par l'aide d'autrui ou par la prière, il faut le faire. Restent cependant les ennuis et les peines auxquels on n'échappe pas, depuis telle maladie dont on ne guérit pas jusqu'aux intempéries, en passant par les contretemps de toute sorte. Dans tous ces cas, si, au lieu de maugréer en vain, nous offrons avec amour ces incommodités inévitables, un trésor inépuisable de participation à la croix s'ouvre à nous.
- 3) En troisième lieu, il y a les *mortifications volontaires*, délibérément choisies, *sur le plan de l'exercice quotidien de notre liberté* : renoncer à des distractions superflues, à des curiosités inutiles, à des caprices futiles, à ses préférences personnelles, etc. Là aussi d'innombrables possibilités s'ouvrent à nous.
- 4) Et enfin, il y a le domaine des *mortifications volontaire sur le plan physique*, par lesquelles nous choisissons librement une situation d'inconfort, par amour pour le Seigneur et pour le salut du monde. Jadis l'abstinence de viande le vendredi ressortissait à ce domaine des mortifications corporelles. On l'a peut-être abolie à juste titre, mais il est certain qu'on ne l'a remplacée par rien de concret. C'est ici qu'il est indispensable de parler en vérité du jeûne.

Le jeûne est un geste d'abandon à Dieu, de confiance en Lui, qui a le mérite de nous rappeler la primauté du Seigneur à un niveau très concret, celui de notre corps et, plus précisément, de notre estomac. Le jeûne libère, il purifie, il ouvre à Dieu et aux autres. Il nous manifeste très simplement que Dieu est Dieu, que sa parole et son amour sont notre première nourriture, car « l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu » (Mt 4, 4). Les petits inconvénients qui accompagnent le jeûne seront une manière bien incarnée de porter la croix avec Jésus. La sensation parfois lancinante de la faim nous rappellera tout au long de la journée que Dieu est Dieu, elle nous invitera à la prière et nous rendra solidaires de tous ceux qui, de par le monde, sont contraints au jeûne, sans avoir le luxe de pouvoir le choisir.

Je propose donc que, dans les familles et les communautés chrétiennes,

on jeûne joyeusement un jour de la semaine, de préférence le vendredi, dans un grand respect de la liberté de chacun et sans jamais se juger mutuellement dans un sens ou dans un autre. On pourra, par exemple, laisser tomber un ou plusieurs repas, ce qui est plus facile pour des personnes seules. Ou encore on se contentera, à un ou plusieurs repas, de manger du pain sec avec du café sans sucre, du potage ou, si possible, de l'eau claire. Ceux qui, pour des raisons d'âge ou de santé, ne pourraient vraiment pas jeûner de la sorte, peuvent toujours se mortifier dans la nourriture en dépassant leurs préférences, en s'abstenant de condiments ou d'épices, etc. À défaut de pouvoir jeûner de nourriture, on pourra aussi jeûner de tabac, de bruit, de radio ou de télévision, etc. Mais surtout que l'argent épargné en jeûnant, on le donne dans un partage fraternel, au lieu de l'économiser ; et que le temps ainsi gagné, on l'offre généreusement à Dieu ou à ses frères au lieu de se le réserver pour le travail ou le repos.

N'ayons pas peur d'entrer dans cette voie du renoncement. Car l'amour rend légère la mortification. C'est « avant » qu'elle paraît difficile, parce que l'adversaire cherche à nous en détourner. Mais « après », quelle paix et quelle joie d'avoir préféré l'amour du Seigneur et le bien de nos frères à nos pauvres satisfactions personnelles ! Il n'y a que le début qui coûte. Il suffit de regarder intensément la croix de Jésus et de se laisser séduire. Le reste viendra souvent presque tout seul et portera un fruit étonnant, car, par notre prière et notre pénitence, unies à la croix de Jésus, Dieu peut sauver le monde et, notamment, le préserver du fléau de la guerre. Et Il le veut, mais il a besoin, pour cela, que nous portions la croix de Jésus. Laissons-nous donc convaincre par l'appel du Seigneur.

Mes frères et mes sœurs, je vous souhaite un saint temps de Carême et une fervente préparation à la fête de Pâques.

Namur, le 25 janvier, en la fête de la Conversion de saint Paul.

†André-Mutien LÉONARD,
évêque de Namur.

Le dispositif de Carême et le présent message seront lus aux messes dominicales des 29 février et 1^{er} mars, et des 7 et 8 mars 1992.

DIRECTIVES PASTORALES POUR LE CARÊME 1992

Il ne sera question ici que de la communion pascale et du jeûne.

1. *Communion pascale*

— Tous ceux qui le peuvent communieront à la messe de la Veillée pascale, sommet de l'année liturgique, ou à l'une des messes du jour de Pâques, voire au cours de la Semaine Sainte ou de la première semaine de Pâques. Le Carême est, par ailleurs, le temps opportun pour se confesser, soit dans une célébration individuelle de la réconciliation, soit lors d'une célébration communautaire, laquelle doit cependant comporter nécessairement l'aveu personnel de ses fautes et l'absolution individuelle par le prêtre.

— Le devoir pascal peut être accompli au cours de la période qui va du dimanche des Rameaux au dimanche de la Pentecôte, de préférence à l'une des messes dominicales.

— On s'organisera afin de permettre aux malades de communier durant le temps pascal.

2. *Pénitence de Carême*

— Le jeûne du mercredi des Cendres et du vendredi saint est obligatoire pour tout baptisé ayant 18 ans accomplis et ce jusqu'au début de la soixantième année. Nous sommes également invités à jeûner le samedi saint, dans l'attente de la résurrection, de même que tous les vendredis de Carême. Pour la manière concrète de jeûner, on pourra s'inspirer des suggestions faites dans le Message de carême.

— L'abstinence de viande le mercredi des Cendres et les vendredis a été supprimée voici plusieurs années. Cette forme de pénitence doit cependant être remplacée généreusement par d'autres pratiques. On pourra à nouveau s'inspirer des exemples proposés dans le Message de carême.

— Le partage des biens, en esprit de foi, est le complément indispensable du jeûne de carême. Les « repas de la faim », les collectes et dons volontaires aideront les organismes qui œuvrent au développement des pays pauvres ou viennent en aide à des détreuses occasionnelles. On pense spécialement à l'action du Carême de partage organisée par « Entraide et Fraternité ».